[!] COMMUNICATION, LETTRES ET SCIENCES DU LANGAGE

Les valeurs accordées à la langue dans la littérature franco-ontarienne. Étude du roman *L'Écureuil noir* de Daniel Poliquin

Mélanie Lescort

Université d'Ottawa

Résumé

Dans cet article, nous étudierons les valeurs associées aux langues et comment elles influent sur la construction identitaire des personnages principaux dans le roman *L'Écureuil noir* de Daniel Poliquin (1994). Avec cette étude, nous souhaitons dégager le rôle de la langue dans la construction identitaire. Le roman *L'Écureuil noir* s'avère particulièrement approprié pour mener à bien cette recherche puisque la réflexion sur la langue est au cœur de la trame narrative. L'histoire pivote autour de la quête identitaire du personnage principal, Calvin Winter, mais aussi des défections linguistiques de ses parents et de la situation pénible du métis francophone Pierrot Marquis dont il est l'ami. En effet, les discours que ces personnages tiennent sur la langue sont directement liés à leurs choix identitaires qui se fondent sur une conception hiérarchisée de celles-ci. Aussi, l'analyse du roman, qui questionne cette hiérarchie, la remet en question par le biais de l'ironie et propose d'autres valeurs à associer aux langues – particulièrement au français et à l'anglais – et permet de mieux comprendre la dynamique complexe du bilinguisme en Ontario et au Canada.

Mots-clés : Littérature franco-ontarienne, Langue, Construction identitaire, Bilinguisme, Daniel Poliquin.

Summary

In this article, we will examine the values associated to languages and how they affect the main characters identity construction in Daniel Poliquin's novel L'Écureuil noir (1994). With this study, we want to demystify the role of language in identity construction. This novel is particularly suitable for carrying out this research because the reflection on language is at the heart of the narrative which pivots around the main characters (Calvin Winter) search for identity, but also his parents' language defections and the plight of his French Métis friend, Pierrot Marquis. Indeed, the discourse that these characters express in regards to their choice of spoken languages is directly related to their place in the hierarchical construct they've created. Through irony, the author questions the values associated to those languages - especially French and English - and contributes to better understanding of the complexity of the dynamics of bilingualism in Ontario and Canada.

Key words: Franco-ontarian literature, Language, Identity construction, Bilingualism, Daniel Poliquin.

© 2014 Communication, lettres et sciences du langage

« Jean-Claude Germain, metteur en scène et comédien, magicien de la langue [a] fait cette belle observation: "Avant d'habiter un pays, on habite une langue, et plus on possède de mots pour y définir sa place, plus on a des chances d'y occuper un espace" » (Arpin, 2001, p. 41). Certes, la langue occupe une place centrale dans la construction identitaire des gens. Parmi les plusieurs autres vecteurs qui y participent comme l'ethnie et la religion, la langue demeure l'un des plus discutés. Sa nature dynamique et donc son évolution dans le temps font en sorte que les perceptions et les valeurs qui lui sont attribuées fluctuent tout autant. Les discours sur la langue transpirent aussi dans la littérature qui, selon la sociocritique, devient alors à plusieurs égards un miroir de la société. C'est une tendance d'ailleurs retrouvée dans plusieurs romans appartenant à un contexte linguistique minoritaire, comme le roman franco-ontarien. L'objectif de ce travail sera donc d'étudier l'un d'eux, *L'écureuil noir* de Daniel Poliquin (1999). Il s'agira d'examiner en quoi les valeurs associées aux langues influent sur la construction identitaire des personnages. Avec cette étude, nous souhaitons donc dégager le rôle de la langue dans la construction identitaire en général. Pour y parvenir, nous avons étudié le contexte dans lequel émergent les discours sur la langue, les origines de ses représentations (stéréotypes) et les valeurs qui y sont attribuées.

Il sera démontré en quoi les discours sont véhiculés selon une certaine conception et hiérarchisation de la langue qui, par subséquent, influe sur leur construction identitaire et leurs choix linguistiques. Ce texte répondra en partie aux questions suivantes :

- Quels discours et valeurs les personnages principaux associent-ils aux langues française et anglaise?
- Comment l'identité des personnages principaux se construit-elle par rapport à la langue? Et, dans quelle mesure les choix linguistiques correspondent-ils à des choix identitaires?

Fondée sur une méthode exégétique, notre analyse se prête à une interprétation critique du thème de la langue dans le roman tout en considérant ses contextes de production ainsi que le contexte littérarisé créé par l'auteur. Nous privilégions donc une approche sociocritique dont le rôle est d'interroger l'univers social construit par le texte. Nous espérons que cette approche nous permettra de mieux comprendre comment les choix linguistiques agissent sur la construction identitaire des personnages. Ceux-ci attribuent différentes valeurs aux langues en fonction des représentations qu'ils ont d'elles. Ces langues font ainsi l'objet d'une hiérarchisation symbolique. Cette échelle de valeurs est construite en fonction de l'importance que les personnages accordent à certains types ou à certaines variétés de langage (niveaux, pays d'association). Nous pourrons ainsi mieux comprendre comment les choix linguistiques sont associés à des choix sociaux (honneur, héritage linguistique, intégration), économiques (employabilité) et esthétiques (image personnelle, apparence). Comme les personnages accordent différentes valeurs à l'anglais et au français (type de langage), ils font aussi une claire distinction entre les variétés de langue comme le français de l'Europe, le français canadien, le français de langue seconde et le français « de rue ».

Pour simplifier l'analyse, la problématique sera abordée en deux blocs distincts : d'abord, les balises théoriques liées aux différents discours et représentations linguistiques associées au contexte minoritaire francophone seront introduites, et, dans un deuxième temps, l'analyse du roman « par personnage » sera effectuée. Pour y parvenir, nous nous sommes servis d'une grille

d'analyse nous permettant de recenser et d'interpréter les discours métalinguistiques des personnages et du narrateur dans le roman.

1. Corpus, justification et enjeux

L'Écureuil noir est un roman fragmenté et éclaté qui met de l'avant de multiples représentations linguistiques. La question de la langue complexifie la trame narrative qui est avant tout centrée sur la figure paternelle et la conscience coupable de Calvin Winter, le personnage principal. Elle rend le roman fidèle aux années 1960 et 1970 dans la mesure où Poliquin reprend le discours dominant et dichotomique de l'époque. En effet, durant cette période, les débats sur le bilinguisme national sous la politique de Trudeau et sur la langue en général prenaient de plus en plus d'ampleur. Ces faits peuvent peut-être expliquer pourquoi le narrateur semble si préoccupé par la langue qui s'avère pour les Franco-Ontariens, certes, l'un des principaux vecteurs de leur identité collective (voir les travaux de Paré, Heller et Hotte).

Le roman de Poliquin se révèle particulièrement approprié pour mener à bien cette recherche puisque la réflexion sur la langue est au cœur de la trame narrative. Il pivote autour de la quête identitaire de Calvin, mais aussi des défections linguistiques de ses parents et de la situation pénible du métis francophone Pierrot Marquis dont il est l'ami. Bien que l'œuvre de Poliquin ait fait l'objet de maintes études, certaines se penchant sur la question identitaire (voir les travaux de Ouellet, Paré et Hotte), aucune étude sur Poliquin n'a encore cherché à cerner les rapports qui existent entre l'identité et les choix linguistiques des personnages.

En effet, de nombreux auteurs se sont intéressés à Daniel Poliquin en raison de son génie esthétique, de la variété de thèmes complexes, vulgaires et tabous qu'il aborde, et de sa contribution à la littérature identitaire canadienne-française. L'œuvre de Poliquin se prête bien à notre analyse puisqu'elle procède, comme le dit Ouellet, « à une véritable cartographie identitaire » (Ouellet, 2009a, p. 9-10). Selon François Paré, il est l'auteur postmoderne le « plus franco-ontarien » (Ouellet, 2009c, p. 7) que nous puissions trouver. C'est à ce titre que cette analyse s'insère dans un contexte plus large portant sur la littérature en contexte minoritaire. Elle participe donc au renouveau des études littéraires franco-ontariennes qui évaluent le rôle de la langue dans la construction identitaire (Hotte & Ouellet, 1996).

2. Cadre théorique : Identité(s) et langue(s)

Les sources qui constituent les balises théoriques de ce travail se composent des ouvrages sur l'auteur, des analyses thématiques de l'une ou de plusieurs de ses œuvres (Ouellet, Hotte) et d'études sur la littérature franco-ontarienne (Paré, Hotte). Notre cadre théorique est principalement formé de travaux portant sur les représentations de la langue et sur la littérature en milieu d'exiguïté. Pour la langue, nous nous fonderons sur les ouvrages de Monica Heller, Julie Boissoneault, Raoul Boudreau, Wim Remysen, Roger Lozon et Lise Gauvin. Pour l'identité franco-ontarienne, nous utiliserons les travaux de François Paré et de Lucie Hotte. Ces sources devraient nous permettre de faire état des discours sur la langue en milieu d'exiguïté.

D'abord, Heller définit l'identité comme étant le produit des interactions sociales entre les individus et les groupes sociaux (Boissonneault, 2004, p. 134). La langue est évidemment un

© 2014 Communication, lettres et sciences du langage

outil de communication fondamental à ces interactions, et donc à la construction identitaire. Remysen (2004, p. 97) explique que

> [l]a langue est considérée comme une des catégories culturelles principales de l'identité d'une collectivité (voir Ch. Bouchard, 1998; Trudgill, 1995 [1974]). Non seulement la langue sert-elle d'outil d'expression de cette identité, mais elle est également un facteur auquel les membres d'un groupe peuvent s'identifier et se rattacher en tant que communauté. Par exemple, dans la foulée de la Révolution française, la France assista à l'émergence d'une idéologie nationale qui, passant en grande partie par la langue, joua un rôle extrêmement important dans l'unification linguistique du pays.

En contexte franco-ontarien, le rôle de la langue semble encore plus crucial. Elle est porteuse d'identité tant sur le plan linguistique qui reflète les usages de la langue que sur le plan symbolique qui les définit et qui leur donne un sens d'appartenance, mais aussi de différenciation par rapport à l'Autre (Boissonneault, 2004, p. 165).

Résolument, les étiquettes et les « attitudes linguistiques » jouent aussi un rôle sur la construction identitaire. Boissonneault explique que les individus se définissent en fonction de leur compétence langagière, c'est-à-dire de la qualité du français qu'ils utilisent. Ils adoptent ainsi une variété de langues pour répondre à leurs besoins. De ce fait, ils se disent ou choisissent de ne pas se dire en fonction des situations dans lesquelles ils se trouvent (Boissonneault, 2004, p. 165). C'est justement ce que nous observons dans le roman de Poliquin dans lequel les personnages adoptent une langue en fonction de la valeur que la société y accorde et en vue de l'identité qu'ils veulent se voir attribuer.

En effet, l'identité est très dynamique chez Poliquin; Hotte conclut donc qu'il s'agit plutôt du paraitre que de l'être (Hotte, 2000, p. 172). Tout comme nous pouvons modifier notre physique pour acquérir une nouvelle identité, nous pouvons changer de langue pour acquérir un nouveau statut. « [C]hez Poliquin […] l'identité n'est jamais fixe, rien n'est déterminé à l'avance : les personnages peuvent choisir qui ils veulent être, pourvu qu'ils prennent les moyens nécessaires pour que les Autres les reconnaissent comme tels » (Hotte, 2000, p. 178). Ouellet (2009c) observe que dans ce roman, l'identité est un enjeu identitaire complexe auquel s'initient les personnages qui réinventent à leur guise leur identité en changeant de langue ou de religion.

Tel que mentionné précédemment, le choix de langue ou de variété de langue dépend de la place qu'elles occupent dans la hiérarchie. Remysen (2004, p. 96) explique que « […] [c]ette construction [de l'identité] […], fait appel à un certain nombre de catégories culturelles, telles que la langue ou la religion (Ch. Bouhard, 1998, p. 36-38), et [que] l'identité prend forme à partir du moment où l'ensemble de ces catégories culturelles est hiérarchisé. » La hiérarchisation des langues est surtout développée dans les attitudes individuelles ainsi que dans les milieux publics et professionnels dans lesquels certaines langues seront encouragées plus que d'autres. La malléabilité de l'identité ne fait que faciliter ce mouvement d'une langue à l'autre ou d'un registre à un autre. Au sein des institutions scolaires et professionnelles, il existe une valorisation et une disqualification de certaines langues et de leurs registres, ce qui pousse les gens à adopter une langue plutôt qu'une autre, phénomène auquel les écoles contribuent grandement (Filhon, 2008, p. 133).

Ces catégories culturelles contribuent alors à l'attribution d'un statut social basé sur la langue choisie, son appropriation et le registre privilégié. « Le partage de cette hiérarchisation des valeurs culturelles crée un sentiment identitaire collectif et le recours à des stéréotypes sociaux et ethniques permet aux pairs d'un groupe d'exprimer symboliquement leur appartenance au groupe (voir Bres, 1992, 1993) » (Bernard, 1994, p. 321).

3. Discours sur la langue dans le roman : analyse par personnage

3.1 Défections des parents de Calvin

L'un des premiers facteurs qui influent sur les choix linguistiques des personnages dans *L'Écureuil noir* de Daniel Poliquin consiste de leur sentiment de responsabilité à l'égard de la préservation et de la perpétuation de la langue qui leur a été transmis par leurs ancêtres. Pour plusieurs, la langue joue un rôle central au sein de leur patrimoine culturel :

> Un sondage récent sur la perception de la notion de patrimoine place la langue en tête dans les valeurs patrimoniales. On ne saurait s'étonner de cette place qu'occupe la langue dans notre mémoire collective. Elle est le premier bien à conserver, la base et le constituant du patrimoine culturel, le moyen essentiel d'expression de notre société en même temps qu'un instrument d'ouverture au monde et de la circulation libre des biens et des personnes. (Arpin, 2001, p. 41)

Pour renchérir, Boudreau conclut, en regard des entrevues effectuées en Acadie, en Ontario et au Nouveau-Brunswick, que la langue est un moteur de fierté. Les entrevues qui avaient été menées afin de dégager les sentiments et les attitudes liées à la langue dans ces régions ont révélé que la protection de leur héritage passait surtout par la langue, qui, de ce fait, devait aussi être protégée (Boudreau, 2001a, p. 100). Remysen (2003, p. 102) reprend Heller et Budach (1994) pour conclure que la langue permet la continuité historique, puisque l'histoire est racontée et vécue dans cette langue. Celle-ci devient alors un outil de création d'État-nation.

Dans le roman, la mère de Calvin privilégie la langue française puisqu'elle l'associe à ses ancêtres calvinistes Français. Ses valeurs sont explicitées par son métalangage lorsqu'elle rencontre Zorah, la copine de Calvin. Elle se vante qu'elle et son mari parlent toujours en français. Calvin raconte : « Ma mère […] lui a confié [à Zorah] que le français était honoré dans ma famille. » (Poliquin, 1999, p. 36). Puisque le français représente pour elle un certain honneur et statut, elle sent le besoin d'expliciter la valeur qu'elle y accorde dès leurs premières discussions. Elle annonce qu'elle voyage de l'Huronie jusqu'à Toronto toutes les trois semaines pour aller à l'Église en français. « On célèbre l'office dans la langue des persécutés d'autrefois », dit-elle (Poliquin, 1999, p. 35). Elle explique aussi que Calvin a reçu son éducation en Suisse (Poliquin, 1999, p. 36).

Ceci dit, la mère de Calvin ne s'exprime pas bien en français. Il s'avère donc ironique qu'elle favorise tant cette langue qu'elle maitrise si peu. Elle prie dans cette langue, mais elle ne l'utilise pas dans la vie courante. Ses interventions auprès de Zorah se font alors de façon maladroite à partir de phrases agrammaticales (Poliquin, 1999, p. 34). Le lecteur remarque ainsi qu'elle le fait

© 2014 Communication, lettres et sciences du langage

non seulement pour interagir avec l'autre, mais pour impressionner Zorah qui est bilingue et plus éduquée. D'une part, ces faits réfèrent au sentiment d'appartenance à la langue qui unit l'individu à ses ancêtres et qui le motive à assurer sa survie. D'autre part, ils illustrent la hiérarchisation symbolique des langues dans le roman et révèlent la valeur accordée à certaines variétés de français plus que d'autres, comme celle du français européen. Ainsi, certaines variétés de français se prêteraient mieux à l'insertion sociale que d'autres.

Pour des raisons semblables, mais aussi de nature économique, la mère de Calvin utilise principalement l'anglais. Elle valorise cette langue puisqu'elle lui rappelle ses origines loyalistes desquelles elle est fière. Dans son roman, Poliquin présente l'anglais comme étant la langue universelle du commerce. Elle facilite l'ascension socio-économique et l'accès aux postes de cadres supérieurs de l'administration. En effet, pour les Canadiens français, connaitre l'anglais représente des avantages significatifs. Les représentations linguistiques de l'anglais qui émergent dans les années 1970 sont donc largement fondées sur les avantages économiques qu'elles sous-tendent (Boudreau, 2001, p. 103). À titre d'exemple, Remysen reprend les entrevues de huit témoins qui sont d'accord pour dire que « […] maitriser l'anglais, c'est s'assurer un avenir sur le marché du travail qui exige plus que jamais une connaissance de l'anglais » (Remysen, 2004, p. 106).

Ces propos sont corroborés par de nombreux exemples du roman. Notamment, la mère de Calvin reprend des événements de son passé pour illustrer en quoi l'anglais avait énormément été favorable pour ses ancêtres qui avaient migré en Huronie alors qu'ils étaient de simples fermiers. Elle explique comment ils avaient vécu une ascension économique rapide, d'abord comme forestiers et ensuite au sein des industries manuelles et administratives. Ceci dit, les anglophones dans le roman semblent tous profiter du prestige lié à leur statut pour lequel l'ascension avait été relativement rapide et facile. Or, qu'importe l'impression que la mère de Calvin avait souhaité laisser sur son entourage, la pratique du français et de l'anglais n'avait pas suffi pour blanchir sa réputation ou pour lui donner accès à une carrière prometteuse. Elle était restée à la maison alors que son époux travaillait à Toronto la semaine. Selon la communauté huronne, elle était la plus grande ivrognesse de la Huronie (Poliquin, 1999, p. 42).

Dans le roman, Poliquin raconte souvent des événements qui font état des répercussions idéalisées qui découlent de la pratique d'une langue ou d'une autre. Ces retombées utopiques sont déconstruites alors qu'elles sont présentées parallèlement avec des mises en scène contrastantes. Ainsi, c'est par le biais de ces situations dites ironiques qu'il réussit à les nuancer et à faire réfléchir les lecteurs sur les enjeux de la langue au sein de la construction identitaire des Canadiens français. Dès un jeune âge, le francophone est conscientisé par rapport à ses choix linguistiques. Il s'invente alors différentes images, il se caméléonne, pour mieux s'adapter et réussir dans un monde soumis aux représentations linguistiques et culturelles.

Pour récapituler, dans le roman, le français et l'anglais se prévalent donc de différentes fonctions sociales. Selon la situation, la mère de Calvin adopte soit l'anglais ou le français dans le but de se donner un certain statut ou de créer une image fausse, plus rehaussée, d'elle-même. Somme toute, le narrateur utilise l'ironie pour démontrer en quoi les choix linguistiques sont toujours liés à de fausses apparences.

D'ailleurs, le père de Calvin, un homme de l'ordre et de la loi, se sert aussi de l'anglais pour accélérer son ascension socio-économique, en adoptant, pendant un certain temps, un faux accent

britannique. Bref, les défections linguistiques des parents de Calvin témoignent des nombreux facteurs qui agissent sur le choix d'une langue et donc sur la construction identitaire. Les représentations d'une langue, les avantages socio-économiques, le lien historique aux ancêtres et la responsabilité collective sont parmi les plus évidents. Ce que nous retenons surtout, c'est l'importance de la mobilité identitaire pour ces personnages. La mère de Calvin adopte une identité hybride en raison des avantages liés à chacune des identités linguistiques ce qui confirme les propos de Boissoneault selon lesquels les gens adoptent une variété de langue en fonction de la situation dans laquelle ils se trouvent et de l'image qu'ils veulent maintenir dans leurs interactions.

3.2 Zorah, la copine de Calvin

Dans un même ordre d'idée, Zorah, la copine de Calvin, choisit de s'étiqueter comme bilingue en fonction des avantages économiques qui y sont liés. Pour Boissonneault (2004, p. 167), l'étiquette identitaire bilingue : « C'est certainement une marque de différenciation. […] Se dire bilingue indique davantage une compétence langagière, alors que se dire franco-ontarien indique qui l'on est. […] Il s'agit peut-être d'une identification qui se veut stratégique de la part de ceux qui s'en prévalent. » La maitrise de l'anglais comme deuxième langue fait l'objet à la fois de valorisation et de mépris. Selon Li, « les personnes qui parlent les deux langues officielles jouissent d'un avantage sur le plan de revenu par rapport aux autres.» (Li, 2001, p. 14) Cependant, comme le témoigne Boudreau (2001a, p. 96),

> [l]es francophones tiennent un discours ambivalent sur le bilinguisme. D'un côté, ils font la promotion de l'anglais comme culture, comme savoir, comme atout pour le monde du travail, etc., mais de l'autre, ils craignent que sa forte consommation entraîne l'assimilation. Cela peut se comprendre en milieu minoritaire, mais parfois le rapport à l'anglais peut paraître problématique et malsain […].

Nous constatons alors que les représentations de la langue anglaise en contexte minoritaire francophone sont certainement partagées.

Dans le roman, Zorah s'affiche ouvertement comme francophone bilingue. Le bilinguisme lui procure un sentiment de supériorité, une facilité quant à l'insertion sociale ainsi que des avantages économiques considérables. Celle-ci veut se voir octroyer un statut supérieur. Certes, la maitrise de la langue française lui a permis de s'insérer dans son quartier, de développer un sentiment d'appartenance et d'assurer une mobilité socio-économique qui ensemble induisent chez elle un sentiment de supériorité vis-à-vis ceux qui ne sont pas bilingues ou qui ne maitrisent pas aussi bien le français oral.

Dans un premier temps, Zorah choisit de parler français pour des raisons socioéconomiques. Sa famille a adopté les coutumes et la langue du pays qui l'a accueillie. Elle a appris le français, car c'était la langue du commerce. Elle explique : « Nous, les Juifs, nous épousons toujours les coutumes des pays qui nous accueillent. Mon grand-père et mon père ont appris le français parce que c'était la langue du commerce dans notre quartier » (Poliquin, 1999, p. 36). Son père et son grand-père lui ont transmis cette langue qu'elle est fière de maitriser. Dans son cas, ces choix démontrent que le français, comme l'anglais, peut être privilégié en fonction avantages économiques espérés.

© 2014 Communication, lettres et sciences du langage

Dans un deuxième temps, l'anecdote que Zorah raconte sur l'amitié qu'entretient sa famille avec Maurice Richard, un joueur de hockey célèbre, permet de constater en quoi le français peut favoriser l'insertion sociale. Son père avait joué au hockey avec Maurice Richard et avait choisi de ne lui adresser la parole qu'en français. Avec cet événement, Poliquin fait allusion à l'importance au Québec de parler français afin de s'insérer dans les couches sociales supérieures de la société. Zorah perpétue les représentations véhiculées par son père; elle choisit de ne parler qu'en français et refuse de se faire servir en anglais au Québec. De surcroit, elle maitrise le français beaucoup mieux que la mère de Calvin et s'affiche ouvertement bilingue pour s'affirmer devant sa mère et se donner de la valeur à ses yeux. Zorah témoigne donc d'une volonté d'insertion sociale pour des fins de prestige et pour des raisons économiques. Avec le personnage de Zorah, Poliquin invite ainsi à une remise en question des représentations linguistiques qui se perpétuent souvent aveuglément d'une génération à l'autre. Ici, l'idée du Québec comme géant ou maitre du français est exploitée. Poliquin s'appuie sur la conception idéalisée qu'au Québec, les francophones ont beaucoup plus d'ayants-droit, d'avantages économiques et de respect pour leur maitrise du français.

3.3 Calvin et son ami Pierrot Marquis

La défection des parents de Calvin et les choix linguistiques de Zorah sont utilisés en début de roman pour mettre de l'avant les circonstances positives dans lesquelles le français est pratiqué. Dans leur cas, le français est une langue apprivoisée dans le but de mieux profiter de certains bienfaits comme l'insertion sociale et l'accès à des emplois. Il est aussi lié dans une certaine mesure à un sentiment d'appartenance à l'héritage linguistique que leur ont légué leurs ancêtres.

Dans le cas de Calvin et de Pierrot Marquis, les perceptions du français sont plutôt mitigées. Chez Calvin, l'apprentissage du français n'est pas motivé par une soif de supériorité, d'honneur ou d'un statut socio-économique ascendant; mais plutôt par son désir de se départir de la culpabilité induite chez lui après un épisode d'enfance traumatisant.

À l'école, il se lia d'amitié avec un jeune métis francophone, Pierrot Marquis, qui se faisait persécuter en raison de sa double minorité. L'intimidation prenait des formes multiples : railleries et agressions physiques. Les élèves anglophones l'appelaient Pete Marquis (Poliquin, 1999, p. 92), ils l'avaient rapidement antagonisé au même titre que les homosexuels et les Indiens. Les élèves lui criaient des bêtises comme : « Maudit français! Tapette! Homo […] Indien paresseux! » (Poliquin, 1999, p. 102) Symboliquement, il faisait partie de tous les persécutés, sans distinction pour la langue, la religion, l'ethnie ou l'orientation sexuelle. Pour se départir de cette identité, Marquis refusait donc de parler le français. Par pitié pour lui, Calvin suivit des cours d'immersion de français pour mieux interagir avec lui. Ironiquement, cette langue qui était la cause de la souffrance vécue par Marquis était perçue par Calvin comme la clef de son émancipation. Elle devint donc pour lui un symbole d'alliance et d'insertion sociale (Poliquin, 1999, p. 107).

La représentation linguistique idéalisée que se fait Calvin du français est rapidement déconstruite lorsqu'il apprend plus tard que Marquis est devenu un simple cuisinier (Poliquin, 1999, p. 126), et donc que le français ne lui a garanti aucune ascension socio-économique. Comme son grand-père, Pierrot pensait que sa connaissance du français allait éventuellement lui être avantageuse. « Pour la première fois de sa vie, il voyait que ça pouvait lui servir à quelque chose de parler

français » (Poliquin, 1999, p. 123). Il pouvait devenir commando-interprète. Il serait un héros à son tour et il aiderait les Américains à gagner la guerre. Ironiquement, ce n'est pas le poste qu'il obtient; le français ne l'a pas aidé à gravir les échelons du marché du travail. Avec le cas Pierrot Marquis, l'auteur pose un regard critique sur l'immuabilité du destin des Canadiens français. Avec la mise en abyme de la vie du grand-père de Pierrot Marquis, le lecteur est mené à penser que le français peut être en quelque sorte un mauvais sort « transgénérationnel ».

3.4 Le grand-père de Pierrot Marquis

À ce titre, même avec les moyens et l'ambition de se départir de leur statut et des attitudes méprisantes à leur égard, c'est-à-dire leur ethnie et leur langue, le petit-fils et le grand-père Marquis n'ont jamais pu s'émanciper de leur condition ni de leur statut. Comme les références théoriques sur l'altérité l'ont démontré, l'identité est dynamique et peut muter avec le temps et les conditions de vie d'une personne. Elle est avant tout un choix, mais comme Hotte l'a conclu, pour exister, elle doit être reconnue par l'Autre. De ce fait, même si Marquis a choisi de ne plus parler français, il a quand même continué de se faire persécuter pour son identité francophone. Certes, les étiquettes linguistiques (et culturelles d'ailleurs) et leurs représentations perdurent dans le temps. S'en départir s'avère donc difficile.

Comme allait aussi le faire Pierrot pour trouver sa place en société, son grand-père Marquis s'était enrôlé dans l'armée. À son retour, ce dernier avait vécu de grandes déceptions. Il avait été exclu des postes de cadres supérieurs. Les postes de la municipalité étaient réservés pour les Anglo-Saxons protestants. Bref, il avait été assez bon pour défendre son pays, mais pas assez pour y travailler comme fonctionnaire. Il était discriminé au même titre que les autres groupes minoritaires persécutés (Poliquin, 1999, p. 113). Quelques années plus tard, le grand-père Marquis était revenu en ville pour devenir propriétaire. Il avait attendu le moment où il avait assez d'argent pour se payer une maison urbaine. Il était convaincu qu'il pourrait s'embourgeoiser comme les autres (Poliquin, 1999, p. 113). Mais, même avec de l'argent et un nouveau statut, on l'avait privé d'emploi, même ceux pour lesquels il était le plus qualifié. On avait aussi refusé de lui vendre une maison. Ces défaites avaient entraîné l'aliénation du grand-père Marquis qui avait dorénavant choisi de s'exclure lui-même de la société (symboliquement) en refusant de participer à la parade des anciens combattants. Dans le roman, les francophones ont peine à s'insérer dans la hiérarchie. Ces difficultés nous ont menée à réfléchir sur la dynamique de la construction identitaire au Canada français. La valeur associée aux langues a sans aucun doute un impact sur la construction identitaire. En regard des représentations linguistiques, nous constatons que les Canadiens français sont heurtés à des choix difficiles qui leur demandent parfois, pour survivre, de renoncer à leur héritage (sinon le rendre « dormant »), de feindre la connaissance d'une langue ou de devenir bilingue par exemple.

3.5 Calvin Winter

Ces propos doivent toutefois être nuancés. La malléabilité de l'identité canadienne-française, c'est-à-dire la capacité des francophones de s'adapter selon les contextes et d'adopter une variété de langue n'est pas chose négative. Par exemple, Calvin a appris le français pour se lier d'amitié avec Pierrot Marquis, mais c'est sa connaissance de l'anglais qui lui permet d'obtenir un emploi en journalisme et ensuite, à Toronto, comme écrivain de biographies. Il est ironique que ce qui lui

© 2014 Communication, lettres et sciences du langage

rapporte de l'argent s'avère une carrière qui lui requiert d'écrire en anglais. Cette situation nous confirme que l'anglais est un atout pour les Canadiens français, soit une clef indispensable pour l'ascension socio-économique en contexte minoritaire francophone.

Comme mentionné, Poliquin utilise des versions exagérées et parfois aucunement nuancées des représentations linguistiques pour faire valoir leur ridicule. Elles font généralement l'objet de commentaires implicites ou discrets; un lecteur attentif pourrait surement relever l'ironie au sein de sa narration. Avec l'ironie, l'auteur critique le pouvoir symbolique dévolu aux centres littéraires comme ceux de Québec et de Paris. Par exemple, la biographie écrite par Calvin devait être traduite par un journaliste montréalais. Calvin explique au sujet de la traduction que « la version française contenait autant de fautes de syntaxe que l'original. Un beau travail. » (Poliquin, 1999, p. 157). Dans cette citation, le narrateur réfère à l'insécurité linguistique des Franco-ontariens; il sous-entend que même en présence d'un groupe proportionnel de francophones habitant en Ontario, la tâche de traduire un ouvrage en français reviendrait particulièrement aux Québécois qui ont une « plus grande aptitude » à le faire. Ironiquement, même avec un traducteur québécois, la version traduite contient autant de fautes.

De plus, Poliquin fait ressortir l'absurdité du discours dominant sur la langue qui met en valeur le français épuré de la France. Il met en scène Madame McGregor, une enseignante de français, qui prétend être d'origine française. Plus tard, le lecteur apprend que sa légitimité découle d'une seule visite en France qu'elle a effectuée il y a quelques années (Poliquin, 1999, p. 107-108). Elle n'a donc jamais été éduquée par le système français. Ironiquement, son entourage semble valoriser davantage son français européen alors que l'enseignante ne le pratique pas bien. Dans ce contexte, les représentations du français sont uniquement fondées sur une question d'accent et de fausse apparence.

Remysen fait remarquer que divers facteurs peuvent donner lieu à la fois au mépris et à la glorification d'une langue, ou par ailleurs, de ses registres :

> Pour différentes raisons d'ordre historique, politique et social, le français en usage au Canada se distingue de celui en usage en France […] cette spécificité a conduit les francophones canadiens à entretenir une relation ambiguë avec leur langue. Tantôt stigmatisée pour ses spécificités qui la distinguent du français européen, tantôt célébré pour les mêmes particularités, la langue française au Canada donne lieu, à la fois, au mépris et à la glorification […]. (Remysen, 2003, p. 95)

Des images stéréotypées de la langue sont d'ailleurs encore omniprésentes dans les écoles franco-ontariennes. Elles sont le résultat de l'insécurité linguistique et des idées préconçues transmises d'une génération à l'autre. Selon Hotte, « [la] suprématie de la culture française empêche tout développement d'une culture propre aux Canadiens français. Le statut élitiste du vieux continent est perpétué par l'école, et plus particulièrement par le cours classique, qui aliène les enfants de leur milieu familial […] » (Hotte, 1994, p. 23). Les propos de Hotte confirment en quoi la hiérarchisation d'une langue influe sur la construction identitaire des individus.

À la lumière de notre lecture, nous remarquons que la légitimité accordée aux variétés du français, comme le « français ontarien » et le « français québécois », varie en fonction des individus. Avec le personnage de Calvin, Poliquin aborde les multiples facettes des représentations linguistiques. Ce personnage exprime la fierté de maitriser à la fois l'anglais et

plusieurs registres de la langue française. À divers moments, il fait valoir son bilinguisme et son français « de la rue ». Par exemple, il valorise le français familier puisqu'il permet son insertion sociale auprès de Marquis et de sa famille. L'extrait qui suit démontre comment Calvin cherche à émuler le français comme le parle Marquis, soit un français familier et populaire : « […] Ouais, pis chu ben content stie! Lui ai-je répondu dans mon meilleur français des rues ». « Toué chriss, comment ça va? » (Poliquin, 1999, p. 120) Dans ce deuxième exemple, Calvin discute avec Zorah. Puisqu'elle est bilingue, Calvin veut lui montrer qu'il a aussi la capacité de s'exprimer dans les deux langues : « Pour faire étalage de mon bilinguisme et de mes muscles, je leur ai demandé si je pouvais lancer quelques balles avec eux [jeunes garçons au parc]. » (Poliquin, 1999, p. 134) Zorah rétorqua : « Tu sais, un garçon qui a appris le français en lisant Flaubert, ça ne battra jamais une petite Juive qui a appris le français québécois dans une ruelle de Montréal. » (Poliquin, 1999, p. 134) Ces extraits nous permettent de conclure que les discours sur la langue changent en fonction des contextes et que l'individu adopte une variété de langues en fonction de ses besoins sociaux. L'apport qu'ont les langues à la construction identitaire sont donc en perpétuelle mutation. Il varie en fonction de la situation de communication, des besoins de l'individu, de son attitude personnelle et des représentations linguistiques ancrées dans son système de référents culturels et celui de sa communauté.

4. Remarques conclusives

Chose certaine, c'est que ce roman marque d'emblée les débats et les discours sur les sentiments et les attitudes à l'égard des langues. Il démontre qu'ils sont complexes en raison des nombreux facteurs qui influencent la construction identitaire qu'elles sous-tendent. Ils sont autant d'ordre historique, culturel, socio-économique que personnel. Enfin, ces facteurs varient avec le temps et les conditions changeantes de la vie. L'identité est donc dynamique; elle varie en fonction des valeurs sociétales et surtout de l'exiguïté et de l'altérité des sociétés dans lesquelles nous habitons. D'ailleurs, il est fautif de croire que l'identité relève uniquement des choix personnels de l'individu. Pour Être, il faut avant tout être reconnu par l'Autre. Dans le roman *L'Écureuil noir* de Daniel Poliquin, les représentations linguistiques embellies sont déconstruites et nuancées grâce aux procédés stylistiques comme l'ironie. Les discours sur la langue ont témoigné des diverses valeurs et idéologies pouvant être attribuées à celle-ci. En effet, la hiérarchisation des langues et les statuts associés à celles-ci contribuent à la construction identitaire des personnages, de sorte qu'ils adoptent une certaine langue en fonction de l'image qu'ils veulent se voir accorder. Le discours dominant est que l'anglais représente la langue commerciale et l'ascension socio-économique. En revanche, le français est représenté comme une langue symbolique et prestigieuse. Les fausses apparences priment pour l'obtention d'un statut désiré. Ceci dit, l'œuvre de Poliquin montre que l'identité est un phénomène complexe qui émerge et évolue dans une société où paraitre, apparaitre et disparaitre sont des verbes d'état plus recherchés que l'action collective ou qu'Être, tout simplement.

© 2014 Communication, lettres et sciences du langage

Corpus

POLIQUIN, D. (1999 [1994]). L'Écureuil noir. Québec : Édition Boréal.

Bibliographie

Cadre théorique

ARPIN, R. (2001). La langue, notre premier patrimoine. *Québec français*, (121), 39-41.

BERNARD, R. (1994). Comportements linguistiques et conscience culturelle des jeunes Canadiens. Dans A. BOIVIN, C. TRÉPANIER, C. VERREAULT et C. POIRIER (dir.), *Langue, espace, société; Les variétés du français en Amérique du Nord* (p. 319-334). Québec : Presses de l'Université Laval.

BOISSONNEAULT, J. (2004). Se dire… mais comment et pourquoi? Réflexions sur les marqueurs d'identité en Ontario français. *Francophonies d'Amérique*, (18), 164.

BOUDREAU, A. (2001). Langue (s), discours et identité. *Francophonies d'Amérique*, (12), 93-104.

BOUDREAU, R. (2000). Le rapport à la langue comme marqueur et producteur d'identités en littérature acadienne. *Culture française d'Amérique*, 161-182.

FILHON, A. (2008). *Transmission familiale des langues en France, Actes des colloques de l'AIDELF*. Communication présentée au colloque de l'Association Internationale des Démographes de Langues Française, Québec.

GAUVIN, L. (2009). Écrire le français au Québec: positions et propositions des écrivains. Dans L. TOFT et L. VERSTRAETE-HANSEN, *Une francophonie plurielle: Langues, idées et cultures en mouvement.* Copenhague : Institut d'études anglaises, germaniques et romanes.

HELLER, M. (2002). Langue, pouvoir et identité : une étude de cas, une approche théorique, une méthodologie. Dans *Discours et identité. La francité canadienne entre modernité et mondialisation* (p. 9-40). Belgique : Éditions Modulaires Européennes.

HOTTE, L. et MELANÇON, J. (dir.). (2012). *Introduction à la littérature franco-ontarienne*. Sudbury : Éditions Prise de Parole.

HOTTE, L. (2009a). Littérature, identité et altérité : l'instauration de champs littéraires spécifiques au Québec et en Ontario français. Dans L. Toft et L. Verstraete-Hansen (dir.), *Une francophonie plurielle. Langues, idées et cultures en mouvement* (p. 91-92). Copenhague : Museum Tusculanum Press (Presses de l'Université de Copenhague).

HOTTE, L. (2009b). Donner la parole à l'Autre. Narration, altérité et éthique dans L'Écureuil noir de Daniel Poliquin. Dans F. OUELLET (dir.), *Lire Poliquin* (p. 85-100). Sudbury : Prise de parole.

HOTTE, L. (2001). Une nouvelle littérature franco-ontarienne. *Liaison*, (112), 6-8.

HOTTE, L. (2000). Entre l'Être et le Paraître: conscience identitaire et altérité dans les œuvres de Patrick Desbiens et de Daniel Poliquin. Dans Y. G. LEPAGE, et R. MAJOR, *Croire à l'écriture, étude de littérature québécoise en hommage à Jean-Louis Major*. Ottawa : Les Éditions David.

HOTTE, L. (1999). Le roman franco-ontarien : rupture et continuité. *Liaison*, (103), 16-19.

HOTTE, L. et OUELLET, F. (dir.). (1996). *La littérature franco-ontarienne. Enjeux esthétiques*. Ottawa : Le Nordir.

HOTTE, L. (dir.). (1994). *La problématique de l'identité dans la littérature francophone du Canada et d'ailleurs.* Actes du colloque organisé par les étudiants du département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa. Hearst : Le Nordir.

LI, P. S. (2001). *Économie de l'identité linguistique minoritaire*. Halifax : Patrimoine canadien pour le séminaire d'identité et de diversité ethnoculturelles, raciales, religieuses et linguistiques.

LOZON, R. (2002). Représentations et sentiments linguistiques des francophones du Sud-Ouest de l'Ontario et la reproduction des variétés de français. *Francophonies d'Amérique*, (14), 55-70.

OUELLET, F. (2011). *La fiction du héros : l'œuvre de Daniel Poliquin*. Canada : Éditions Nota Bene.

OUELLET, F. (2009a). La fabrique de l'identité. *Lettres québécoises*, (135), 9-10.

OUELLET, F. (2009b). Quand la chair se fait verbe. De L'écureuil noir à La kermesse. Dans F. OUELLET (dir.), *Lire Poliquin* (p. 175-198). Sudbury : Prise de parole.

OUELLET, F. (2009c). *Lire Poliquin*. Sudbury : Éditions Prise de Parole.

OUELLET, F. (2005). Vers une généalogie à la carte : Daniel Poliquin et la fonction affabulatrice. *Protée*, 33 (3), 9-22.

OUELLET, F. (dir.). (2002). Présentation [dossier Daniel Poliquin]. Dans F. Ouellet (dir.). *Voix et images, dossier*, XXVIIII (3), 401-403.

OUELLET, F. (1996). Théories de la fragilité de François Paré (Ottawa, LeNordir, 1994, 159p.). *Francophonies d'Amériques*, (6), 131-134.

PARÉ, F. (1994). *Les littératures de l'exiguïté.* Hearst : Éditions du Nordir.

POLIQUIN, D. (2009). Daniel Poliquin : l'homme diaphane. *Lettres québécoises: la revue de l'actualité littéraire*, (135), 5.

REMYSEN, W. (2004). Le recours au stéréotype dans le discours sur la langue française et l'identité québécoise: une étude de cas dans la région de Québec. *Culture française d'Amérique*, 95-121.

REMYSEN, W. (2003). L'insécurité linguistique des francophones ontariens et néo-brunswickois. Contribution à l'étude de la francophonie canadienne. *Culture française d'Amérique*, 95-116.

© 2014 Communication, lettres et sciences du langage